

Rouergue. L'art roman dure longtemps

Jean Nayrolles

► **To cite this version:**

Jean Nayrolles. Rouergue. L'art roman dure longtemps. Midi-Pyrénées patrimoine, Éd. Midi-Pyrénéennes, 2012, pp.84-89. <hal-00968084>

HAL Id: hal-00968084

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-00968084>

Submitted on 31 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rouergue. Le roman dure longtemps

Jean Nayrolles

On sait que certains modes de construction et que toute une typologie de formes architecturales hérités de l'époque romane se sont transmis à travers les temps modernes. Mais on serait tenté d'admettre que l'esthétique romane, elle non plus, n'a jamais été complètement oubliée au fil des siècles. Le regard porté ici sur le néo-roman dans le département de l'Aveyron voudrait encourager à considérer l'art roman bien au-delà de ses limites habituelles.

Longtemps les historiens de l'art, et avec eux le public des amateurs éclairés, se sont détournés de tout ce qui pouvait être qualifié d'un adjectif commençant par le préfixe « néo ». À la réflexion, c'est peut-être qu'ils ne se montraient pas suffisamment bergsoniens. Ils cherchaient à découper le temps en séquences stylistiques bien délimitées, et n'admettaient la survie des formes au-delà de leur chronologie assignée qu'au titre de phénomènes rétrogrades et, par conséquent, périmés. Si les signes avant-courriers ont toujours retenu l'attention, les suites alanguies des styles du passé, en revanche, n'intéressaient guère. C'est que l'histoire de l'art est une science moderne qui naquit en même temps que la philosophie de l'histoire : ses concepts sont faits pour apprécier les œuvres et les créateurs à hauteur de leur originalité, de leur capacité d'innovation et — critère suprême de la consécration — de leur pouvoir de rupture. Comme toutes les sciences modernes, c'est du discontinu dont l'histoire de l'art se doit de traiter, et elle se trouve toujours un peu désorientée devant les récurrences, les survivances et autres retours en boucle des formes du passé dans le présent.

Sommes-nous devenus assez bergsoniens pour admettre que l'art roman déborda non seulement le XIIe siècle, mais aussi les limites du Moyen Âge, et qu'il traversa les temps modernes jusque dans le siècle dernier ? Ce qui paraît certain en tout cas, c'est que les goûts ont changé au cours des dernières décennies et que l'on peut aimer aujourd'hui une église néo-romane autant qu'une église romane. L'éclectisme, qui culmina dans la seconde moitié du XIXe siècle, n'est plus jugé avec condescendance. Du moins l'opprobre n'est-il plus général à son endroit. Mais, à son tour, l'éclectisme est devenu un moment spécifique de l'histoire de l'art, tout comme le baroque, le gothique ou le roman. La situation intellectuelle

dans laquelle la connaissance historique a joué un rôle si important semble avoir entièrement déterminé ce moment de la création, pour lequel on parle aussi parfois d'historicisme.

Sans remettre en question des notions dont on ne saurait se passer pour produire quelque discours historique que ce soit, nous voudrions, dans les lignes qui suivent, oublier momentanément et à titre d'expérience les découpages trop abrupts et les concepts trop étanches afin de saisir quelque chose d'une « évolution créatrice » des formes romanes en un temps qui, *a priori*, ne semble pas avoir été le leur : les XVIII^e et XIX^e siècles. Il s'avère que l'Aveyron offre un territoire particulièrement propice à ce dessein.

Saint-Amans de Rodez ou le roman des Lumières

Ce département conserve en effet un édifice aussi rare que curieux, mais qu'il ne faut peut-être pas ranger trop vite dans la catégorie des aberrations historiques — nous voulons parler de Saint-Amans de Rodez. Avec sa façade conforme aux modèles romains de la contre-Réforme, son clocher surmonté d'une flèche à crochets de silhouette gothique et son intérieur d'allure romane, cette église défie les notions des historiens de l'architecture. Il s'agit pourtant d'une construction homogène, promptement menée entre 1758 et 1764. Son concepteur, Jean-Baptiste Boesnier, était alors ingénieur de la Généralité de Montauban. Formé au sein de la jeune École des Ponts et Chaussées, il s'illustra essentiellement dans la construction d'ouvrages d'art, en particulier des ponts et des canaux. Ériger une église n'était pas en principe une tâche pour lui, mais il déploya dans cette œuvre une sorte de pragmatisme libéré des normes architecturales de son temps qui en fait tout l'intérêt. Alors que la plupart des gens de goût n'avaient que mépris pour les formes barbares de ce qu'on appelait le gothique ancien (et que nous nommons art roman), Boesnier récupéra les chapiteaux de l'église du XII^e siècle qui était sur le point de s'écrouler, et il les remonta à l'intérieur du nouvel édifice. Ce parti ne se laisse pas deviner de l'extérieur : la façade simplifie le schéma presque deux fois centenaire que Giacomo della Porta avait mis au point pour l'église du Gesù à Rome, tandis que le pourtour de l'édifice, avec ses fenêtres surmontées d'arcs segmentaires et ses portes aux moulurations classiques, s'avère beaucoup plus conforme aux modes de bâtir contemporains. Pour l'intérieur, il semble que Boesnier ait voulu reconduire les formes de l'église médiévale, sans doute poussé dans cette direction par des considérations d'ordre symbolique. Cette église était réputée la plus vénérable du diocèse. Elle possédait de nombreuses reliques, parmi lesquelles celles d'Amans, évangéliste du Rouergue et saint patron de Rodez. Elle était aussi le centre du Bourg, dont les représentants entendaient bien défendre les privilèges

ancestraux face à la Cité, domaine des prérogatives épiscopales. Le nouveau Saint-Amans conserverait donc plus facilement son prestige en rappelant l'ancien.

L'ingénieur Boesnier ne négligea pas pour autant la recherche de solutions techniques audacieuses, comme l'articulation de la travée du narthex avec le clocher qui la surmonte. L'association de ces différents partis produit un effet un peu disparate sans doute, mais elle visait en fait une synthèse de l'architecture classique et de l'architecture médiévale. Il faut la juger à la lumière des recherches contemporaines en matière d'architecture religieuse. C'est vers le modèle de la basilique paléochrétienne que l'on se tournait alors. L'exemple le plus représentatif de cette nouvelle tendance est sans doute l'église parisienne de Jean-François Chalgrin, Saint-Philippe du Roule. Pendant de nombreuses décennies, ce dernier parti s'est imposé, plus conforme au goût du néo-classicisme, tandis que l'église ruthénoise de Boesnier, conçue en marge des grands chantiers religieux de son temps, ne pouvait avoir aucune descendance directe. Mais son éclectisme n'en indiquait pas moins la voie de l'avenir.

Les nouveaux romans

L'architecte qui marqua le plus l'Aveyron dans la première moitié du XIX^e siècle est sans conteste Étienne-Joseph Boissonnade (1796-1862). Architecte départemental et diocésain pendant quatre décennies, sa production en matière d'édifices religieux illustre le tournant pris au cours du siècle entre néo-classicisme et éclectisme. Considérons au point de départ, le temple protestant de Camarès construit entre 1822 et 1825. Déclinaison *a minima* de la Maison carrée de Nîmes, il présente un frontispice au dorique sévère et imposant. Son plan semble tout droit sorti des planches de Durand, qui fut le maître de Boissonnade. L'évolution des conceptions stylistiques de ce dernier est sensible dans les réalisations plus tardives, comme Saint-Baudile de Lanuéjols qui date de 1842. Cette église n'est pas à proprement parler néo-romane, mais on pourrait lui appliquer le terme de *Rundbogenstil* qui désigne en Allemagne la synthèse architecturale du plein cintre — romain, roman et moderne. Le parti basilical paléochrétien évolue vers des volumes proches de ceux d'une église romane considérée en général.

Puis, dans la seconde moitié du siècle, vint le temps d'une architecture nourrie de références historiques beaucoup plus précises, elles-mêmes fondées sur des analyses archéologiques parfois très poussées. Si ces références définissaient à elles seules les produits de l'éclectisme, elles n'en feraient que de simples pastiches, tandis que, en réalité, c'est le rationalisme constructif qui donne à ce chapitre de l'histoire de l'architecture sa profonde

unité au-delà de son apparente disparate. En outre, il restait dans la seconde moitié du siècle des architectes qui n'entendaient pas se plier à la discipline de l'analyse archéologique et préféraient poursuivre les tentatives de libres synthèses comme précédemment.

Certaines des églises conçues par Jean-Baptiste Vanginot, successeur de Boissonnade en 1862 au poste d'architecte diocésain et départemental, se situent dans ce conflit entre tendances contraires. C'est le cas par exemple de l'église de Saint-Sever du Moustier, construite entre 1869 et 1872. Avec son volume massif et son clocher hors d'œuvre construit dans l'axe du chevet, l'édifice est loin des modèles archéologiques, mais il est toutefois permis de parler de néo-roman à son sujet. Les motifs décoratifs sculptés qui se concentrent sur son portail d'entrée et sur les chapiteaux de ses colonnes ne laissent aucun doute. Du reste, c'est bien souvent la sculpture qui sert à rappeler la référence romane dans les églises néo-romanes, comme on le voit dans l'église Notre-Dame de l'Assomption à Coupiac, très ancien lieu de pèlerinage où l'on venait autrefois vénérer le voile de la Vierge. Sa nef a été reconstruite dans les années 1880 avec de gros piliers cylindriques qui ne correspondent à aucun modèle archéologique local, mais qui produisent un puissant effet d'archaïsme roman.

Suivie par l'école rationaliste dont Viollet-le-Duc était le chef de file, la voie de l'analyse archéologique se détourna de ces synthèses jugées trop libres. Dans les paroisses rurales de l'Aveyron, comme ailleurs, on vit fleurir des églises néo-médiévales stéréotypées et rationalisées à l'extrême. L'église de Gabriac, conçue en 1875 par le Millavois Ange Morrini, en est un bon exemple. Elle est presque calquée sur un modèle publié en 1867 par Anatole de Baudot dans les *Églises de bourgs et de villages* : l'église de Valayrac en Gironde due à Abadie. On pourrait mentionner bien d'autres églises néo-romanes relevant plus ou moins de l'idée de « type », comme Saint-Pierre-Saint-Paul de Coussergues, Saint-Martin de Montlaur ou encore Saint-Louis de Saint-Izaire. Mais c'est dans une grande paroisse ruthénoise que culmine le rationalisme archéologique. Le cardinal Ernest Bourret, qui tenta de relancer dans son diocèse le culte de sainte Foy, désira pour Rodez une reproduction rationalisée et moderne de l'abbatiale de Conques. C'est ce que fit, entre 1885 et 1893, l'architecte diocésain Henry Pons, successeur de Vanginot. Malheureusement, la qualité artistique de l'église du Sacré-Cœur de Rodez ne correspond pas à l'ampleur du monument, dont les lignes sont d'une extrême sécheresse et la sculpture d'une navrante froideur.

Millau fut mieux doté en architecture religieuse que Rodez au cours du XIXe siècle. C'est l'architecte toulousain Henry Bach qui, entre 1861 et 1868, y éleva la première grande église néo-romane pour la paroisse Saint-François récemment créée. L'édifice s'insère sans ostentation dans le nouveau tissu urbain, mais il crée avec l'ancien collège des Frères de la

Doctrine chrétienne, également dessiné par Bach, un bel ensemble monumental. Le temple protestant fut reconstruit peu après, entre 1867 et 1875, sur les plans de l'architecte montpelliérain Louis Corvetto qui était en train d'achever le temple Maguelone de Montpellier et qui devait aussi construire à Millau l'hôtel particulier du banquier Achille Villa, devenu depuis hôtel de ville. Le temple de Corvetto est un modèle du genre, avec sa façade austère et ses vastes tribunes faisant le tour de l'intérieur de l'édifice. Conçu dans un néo-roman très libre, cet édifice pourrait être qualifié de *Rundbogenstil*.

Le dernier grand monument néo-roman de Millau est l'église du Sacré-Cœur, élevée entre 1887 et 1892. Outre son vocable et ses dates de construction, l'édifice présente bien des points communs avec le Sacré-Cœur de Rodez : il fut dessiné par le même architecte, Henry Pons, offre une ampleur comparable et constitue aussi un chantier du cardinal Bourret. Mais, pour élaborer son projet, Pons associa au schéma général de l'abbatiale de Conques tout un langage de formes originaire de la Lombardie romane. À Conques sont empruntés le système du massif occidental à deux tours et le lanternon de la croisée du transept. À Italie, le traitement de la façade dont la partie centrale fait saillie sur les parties latérales, les bandes lombardes rythmant les surfaces murales et le motif du porche d'entrée formant baldaquin. Avec ses colonnes monolithes en marbre jaune, l'intérieur se présente comme une basilique voûtée. Même s'il ne convainc qu'à moitié, l'effet recherché est celui d'une architecture « latine », terme qui désignait alors ce que nous qualifions de pré-roman.

Comme le Sacré-Cœur de Millau semble l'indiquer, la fin du XIXe siècle reprend sa liberté en matière de création architecturale. Ce n'est certes pas la fin du néo-roman, mais une orientation nouvelle vers un roman résolument moderne et, en quelque sorte, primitiviste. La ville de Millau pourrait encore fournir une illustration de cette dernière tendance : le clocher de l'église Saint-Martin, érigé en 1926-1927, par l'architecte montpelliérain Julien Boudes. Il relève bien d'un goût propre aux premières décennies du XXe siècle. Ses bossages peuvent rappeler la tour de l'Institut de Géographie, chef-d'œuvre d'éclectisme construit par Nénot en 1910 dans le quartier latin. Infiniment plus modeste, le clocher de l'église millavoise n'en constitue pas moins une belle réussite et rappelle que les métamorphoses du roman se sont perpétuées jusque dans le siècle dernier sans jamais s'épuiser.